

# Retales



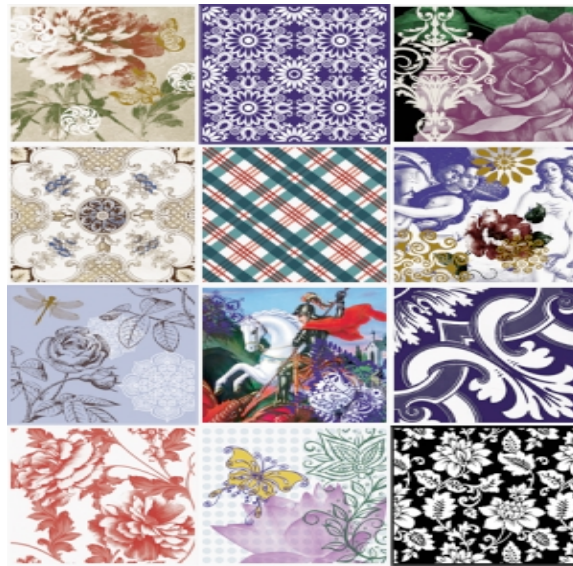
## Miquel Bassols

Psychanalyste. Président de l'AMP  
Barcelona – España

*Retal* est anagramme de *letra* (lettre) que seule la lettre rend possible. En espagnol cela sert à essayer d'écrire ce que Lacan enseigne dans son texte *Lituraterre*, tentative de traduction de ce qu'il a écrit dans sa langue comme « Lituraterre ». Ce qui ne cesse pas de ne pas être traduit de ce texte encore indéchiffrable, nous a ainsi été utile pour expliquer ce que le texte représente par le biais d'une "démonstration littérale", même littéraire. Cette démonstration est différente en ce cas de celle que Lacan avait essayée par d'autres moyens comme "démonstration scientifique" de l'inconscient, si une telle démonstration était possible. Elle ne l'est pas, même s'il faut essayer de le faire à maintes fois. Et c'est dans cette tentative chaque fois renouvelée que réside la valeur, l'*agalma* même, du travail de lecture et d'écriture propre d'un séminaire comme celui que l'INES (1) a organisé et auquel nous avons été si gentiment invités. Ce texte est fait des retales –

ce qui reste d'une pièce d'étoffe, de fourrure, d'une plaque métallique-de ce travail-là.

Nous comptons aussi sur ce qu'il garde du *lest* nécessaire pour qu'un navire tienne la ligne de flottaison convenable, ou une montgolfière dans le fluide de l'air, ne serait-ce que pour terminer en s'en débarrassant s'il le faut, à l'heure de survoler cette *Lituraterre* qu'est l'expérience analytique.



## Lituraterre incognita

*Lituraterre incognita*, disait Jacques - Alain Miller (2) se référant au séminaire sur “Le sinthome” de Jacques Lacan, lieu d’exploration de la jouissance incomptable, lieu impossible à représenter. *Terra Incognita* était la zone qui sur les cartes anciennes était délimitée comme une zone en blanc aux frontières imprécises, région inexplorée, sans nom ni représentation possible, mais où on rencontrait parfois la légende *hic sunt dracones*. Ici il y a des dragons, des êtres fantastiques. Il y a plusieurs êtres fantastiques qui gardent leur énigme dans *Lituraterre*, texte qui peut être lu par ailleurs comme un traité de géographie lacanienne, ou de météorologie, voire d’écologie (3), mais qui reste une zone en blanc dans la géographie psychanalytique, une page blanche sur laquelle quelque chose cesse de ne pas s’écrire dans l’enseignement de Lacan et qui aura des développements ultérieurs. Il touche ainsi quelque chose d’impossible à représenter, quelque chose de plus réel du langage. Le résultat de ce texte qui ne “ pas à lire” comme il est dit

sur la quatrième de couverture des “Autres écrits”, qui paraît parfois impossible à interpréter, mais parce que lui-même se présente comme une interprétation qui doit être lue avant d’être comprise (4).

Plaçons d’emblée un des êtres fantastiques que nous rencontrons dans le texte de Lacan et qui fonctionne comme son principal argument, comme son objet au sens strict: la lettre. Il s’agit de la lettre non pas dans sa dimension d’impression, imprimée comme représentation de la parole, à laquelle on la réduit souvent de manière incorrecte, mais de la lettre qui s’écrit dans la parole de l’écriture.

Comment la lettre peut-elle être dans la parole? Comment peut-on dire qu’il y a une écriture dans le parler? D’habitude, on distingue le fait de parler de celui d’écrire. Il est très différent si quelqu’un me dit “On se reverra ici demain à la même heure”, que s’il l’écrivait. Dans ce dernier cas, je n’ai aucune référence précise des mots. Je ne sais qui a écrit la phrase, ni si on s’adresse à moi, ni le moment ou le lieu où elle a été écrite, de telle sorte que les mots “ici” et “demain à la même heure” ont perdu leur référent. L’écriture, comme disait Freud, est le langage de l’absent. En revanche, la parole dite dans une situation précise d’énonciation, garde ces référents de manière très claire, c’est du moins ce que nous supposons. De ce point de vue, parler et écrire sont des actions différentes. La parole, qu’elle soit dite ou écrite a des fonctionnements et des conditions différentes. Mais tel est le cas seulement si nous réduisons l’une et l’autre à deux modes de représentation de quelque chose de préalable, de la pensée par exemple, une entité en fait très ambiguë et imprécise, beaucoup plus en tous cas que le signifiant ou la lettre. L’hypothèse lacanienne de l’instance de la lettre dans l’inconscient suppose qu’il y a une lettre dans la parole, qu’il y a une écriture dans le dire. Sans cette dimension, on ne pourrait pas comprendre la propre fonction de l’interprétation dans l’expérience psychanalytique. Cette opération ne joue pas seulement avec le signifiant en tant que tel, mais elle introduit la dimension de la lettre comme support matériel du signifiant, de la lettre liée au fait d’avoir un corps et au fait que les paroles résonnent nécessairement dans ce corps. Par ce biais, nous remarquons immédiatement que la parole est liée à ce qui résonne dans le corps du fait qu’il y a un parler, une énonciation. Et c’est par ce biais que la parole et la pulsion – cet écho dans le corps du fait qu’il y a un dire, comme disait Lacan même- se relie à la lettre.

L'histoire de l'écriture, convoque le problème épineux de l'origine, des commencements de l'écriture, et affirme que nous sommes sûrs qu'il y a écriture seulement à partir du moment où l'homophonie et l'équivoque sont possibles. Quand un jeune de la tribu des Yorubas fait parvenir à une jeune de sa même tribu six beignets transpercés dans une petite branche, et qu'il reçoit comme réponse une ficelle avec huit mollusques attachés, après quoi ils décident de se marier, on n'assiste pas seulement à un rituel qui conjugue la pulsion orale aux relations de parenté. Mais il faut savoir que dans la langue des Yorubas, la parole "efan" veut dire "six" mais aussi "amoureux", et que "eyon" signifie "huit" mais aussi "d'accord". (5) De manière que beignets et mollusques sont ainsi élevés à la dignité d'une lettre comme support matériel du signifiant pour écrire une lettre d'amour. Et ce n'est possible que dans la mesure où l'équivoque et l'homophonie sont entrés dans la réalité du discours.



Lorsqu'une femme trouve écrit dans son rêve le nom de la ville sarde d'"Alguero", associé au "cadeau" qu'elle veut offrir à son couple, nous rencontrons aussi une forme d'écriture avec laquelle l'inconscient traite le signifiant. Il s'agit ici de quelque chose d'autre que l'équivoque, de prendre la lettre dans sa matérialité pour réaliser une anagramme, plus proche de la contrepèterie, de la métathèse, du jeu de lettres avec lequel Lacan commence son texte avec un titre qui suit ce même jeu, *Lituraterre*.

À partir de là, la langue devient un ensemble d'équivoques, que l'histoire de ses êtres parlants a laissé subsister en elle, - définition de *lalangue*, qu'on trouve dans le Séminaire "Encore" - comme un dépôt de restes que la lettre arrive à matérialiser, à supporter, à appuyer, selon le

terme que Lacan utilise dans ce texte. C'est cette lettre que *Lituraterre* transforme en une coupure, en un littoral, en une rature aussi, *litura*, qui est aussi reste, *litter*. Et, dans une critique à d'autres conceptions, il signale emphatiquement que cette lettre est un produit postérieur du langage, jamais préalable ; un produit du langage qui modifie néanmoins la parole. Le structuralisme linguistique de Saussure avait laissé dans le tiroir, avec toutes ses conséquences, son intéressante étude sur les anagrammes découvertes dans les écrits latins anciens, et qui sortit de l'ombre en 1964 (6), quelques années après le texte de Lacan " Instance de la lettre dans l'inconscient ..." de 1957. Les anagrammes déchiffrées montraient non seulement la présence d'un "texte au-dessous d'un texte", mais l'opération de la lettre qui découpe le texte même, suivant ses combinatoires dans le seul but de chiffrer la pure jouissance du (dé)chiffrement.

Le signe linguistique de Saussure exploite ici les possibilités du signifiant, au-delà des solides lois de la métaphore et de la métonymie dans l'articulation symbolique du sens, qui avaient défini la structure du langage jusqu' alors. Et il les exploite dans les deux sens. En premier lieu, il fait éclater l'unité du signe qui articule le signifiant au signifié, en introduisant le troisième élément de la lettre. Mais il exploite aussi les contingences de cette articulation, - jamais arbitraire comme le soutenait Saussure, toujours contingent, comme le soutiendra Lacan - en suivant la combinatoire de tous les parcours possibles de la lettre. Celle -ci fonctionne comme un découpage dans le savoir, en creusant un trou qui, si l'on veut le remplir de sens, recourt à y invoquer une jouissance. La lettre en tant que principe matériel de *lalangue*, devient alors une sorte de réceptacle de jouissance jusqu' à en épuiser le sens.

L'œuvre de James Joyce sera ici sans aucun doute une boussole pour Lacan pour suivre le fil de la lettre que tisse le texte de la *Lituraterre*, une littérature qui se construit comme *sinthome* réduit à une jouissance opaque au sens. Le terme *sinthome* n'est pas encore dans ce texte de Lacan, mais nous pouvons lire les lettres qui commencent à épeler leurs nouveaux nouages. On trouve une de ses marques dans la singularité de la lettre calligraphique de l'écriture japonaise que Lacan élève à la dignité d'une singularité de jouissance qui "écrase" l'universel du signifiant. On le trouve aussi dans la singularité de la lettre qui tombe comme des gouttes de pluie du nuage du langage, pour inscrire dans le réel le *ravinement* (le sillon que le torrent ouvre dans la

terre en laissant des traces de son parcours dans les marges), le ravinement, donc du signifiant. L'écriture, insiste Lacan, c'est ce *ravinement* même, fait de restes, qui approfondit dans le savoir pour y placer une jouissance.

## Entre centre et absence

Parfois le détail d'un paragraphe – une feuille – peut nous dire quelque chose de la structure du texte – de la plante entière- selon comment on la choisit.

Nous avons voulu nous arrêter dans la phrase qui articule ces deux derniers termes – savoir et jouissance -, en suivant la citation implicite d'un poète, à la page 16 de l'édition française, page 25 de la traduction à l'espagnol du texte de *Lituraterre*:

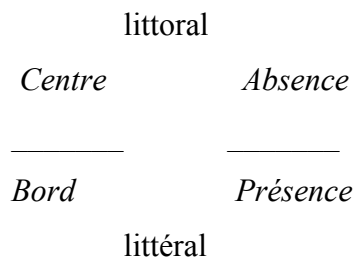
“Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a un littoral qui ne vire à littéral que s'ils peuvent considérer ce virage, le même, à tout instant ”<sup>i</sup>

La citation implicite, “ entre centre et absence”, est tirée d'un poème d'Henri Michaux, de même titre. Michaux s'intéressait en particulier à l'écriture chinoise et japonaise, à la calligraphie orientale qui traverse toute son oeuvre. Il est certainement l'un de ceux que Lacan pourrait nommer “mes écrivains, si je peux les faire devenir des collègues.” (7) L'expression réapparaît au moment suivant du poème: “C'était à l'arrivée, entre centre et absence, dans l'eureka, dans le nid de bulles...”

À l'arrivée il y a donc une rencontre – Eureka ! – entre les deux termes, centre et absence, et aussi entre savoir et jouissance. Où est-ce que savoir et jouissance peuvent-ils se rencontrer? Voilà en effet une question pour une fin d'analyse. Le problème au moment de déchiffrer la phrase énigmatique de Lacan, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas, quelque chose qui boîte entre les paires de termes qui se présentent à nous comme hétérogènes: *centre* est un mot géométrique relatif à l'espace, *absence* est un mot temporel, relatif aux apparitions et disparitions. Par ailleurs, *centre* est couplé à *savoir*, *absence* à jouissance. Savoir et jouissance sont aussi deux mots hétérogènes : il y a un savoir impossible sur la jouissance, il manque

toujours une jouissance du savoir. Le savoir non su de l'inconscient et la jouissance au-delà du phallus, irréprésentable, rendent présente cette discontinuité que le mot "littoral" écrit dans le texte de Lacan. La phrase de Michaux citée par Lacan rend présent (ou présente ?) cette discontinuité, ce littoral qui introduit une non-réciprocité entre les deux mots, chacun faisant de frontière infinie pour l'autre.

Mais on peut éclairer quelque chose de la phrase si on réintroduit les deux mots antonymes de centre et absence qui sont latents: le *bord* de la périphérie, opposé au *centre*, et la *présence*, opposée à l'*absence*. Il en résulte en conséquence la distribution suivante des mots:

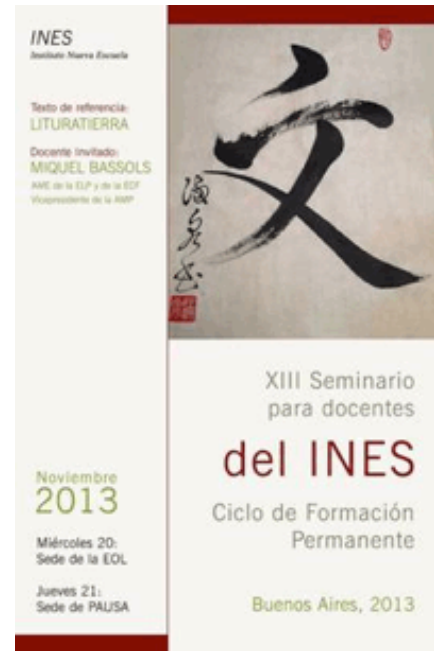


Là, où le savoir est au centre, il y a absence de jouissance. Autrement dit, il n'y a pas de savoir possible sur l'objet de plaisir absolu, *das Ding*. Là, où le savoir est présent, la jouissance devient bord du trou. Là où la jouissance est au centre, c'est le savoir qui s'absente, et devient un bord pour cette jouissance. Il y a donc, discontinuité, littoral, rupture, pas d'intersection entre le savoir et la jouissance, décentrés l'un de l'autre, délimitant chacun le bord de l'autre.

Avec la lettre, dans la mesure où elle inscrit ce littoral dans le réel, il y a un virage vers le littéral, on obtient une intersection possible, un passage. La lettre écrit ainsi un savoir sur la jouissance et chiffre aussi une jouissance du savoir. Ce qui de la jouissance passe à l'inconscient est ainsi (dé)chiffrée par la lettre comme savoir.

Nous allons remarquer pour conclure que cette opération sera lue par Lacan seulement au retour de son voyage au Japon, où il fait l'expérience de "un peu trop" – "*ce petit peu trop*", c'est son expression – de la jouissance de la lettre que la calligraphie japonaise rend présente dans ces

oeuvres dénommées *kakemono*. Ce qu'à l'aller apparaissait dans la géographie comme discontinuité du littoral entre centre et absence, sera révélé par conséquent comme le bord d'une présence irréductible, découpée par la lettre de *Lituraterre*.



## Références bibliographiques

- (1) Il s'agit du XIII Séminaire pour enseignants de l'INES (Nueva Escuela Lacaniana), dans son cycle de formation permanente, qui eut lieu à Buenos Aires le 20 et 21/11/2013.
- (2) Dans son Séminaire du 12/01/2055 (inédit)
- (3) Ainsi l'indiquait Eric Laurent dans son intervention au cours de Jacques-Alain Miller, "l'Expérience du réel dans la cure psychanalytique", chapitre XVI. Paidós. Buenos Aires, 2003.
- (4) Plusieurs références pour s'orienter dans *Lituraterre*: J.A.Miller, dans son cours de 1996-1997 "La fuite du sens", chapitre VII "Monologue de l'aparole", dans son cours de 1998-1999 en collaboration avec Éric Laurent, "L'expérience du Réel dans la cure psychanalytique", chapitre XI, "Le chemin du psychalyste" et chapitre XVI, "Invariantes lacaniennes", Paidós. Aussi JA Miller, "L'or à gueule de la lituraterre", dans *L'orgueil de la littérature*, auteur de Roger



Dragonetti, Genève, Droz, 1999, Éric Laurent, “La lettre volée et le vol sur la lettre”, dans “Symptôme et nomination”, Buenos Aires, collection Diva 2002. Sans oublier le Séminaire XVIII de J Lacan (1971), “ D’un discours qui ne fût du semblant”, dans sa classe du 12 mai dédiée à la lecture sur *Lituraterre*, maison d’édition Paidós.

(5) On a pris cet exemple d’Ignace J. Gelb, *Histoire de l’écriture*, Alianza Editorial, Madrid 1976. L’histoire de l’écriture que Lacan cite plus fréquemment que celle de James Février, *Histoire de l’écriture*, Payot 1948.

(6) Grace à Starobinsky, *Les paroles sous les paroles. La théorie des anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Barcelone, Gedisa, 1996.

(7) A la page 123 du Séminaire XVIII, alors qu’il lit son texte *Lituraterre*. Lacan, J. Le Séminaire livre XVIII, *D’un discours qui ne serait du semblant*, Paris, Seuil, 2006. Un autre poème de Michaux semble être à la mesure du texte de Lacan et de sa lecture. Il s’agit de *J’écris* (yo escribo) et il résonne immédiatement dans la géographie de *Lituraterre*: “... j’écris parce que j’ai appris à lire le sable et l’eau, l’ombre, le nuage et le vol des oiseaux // j’écris pour m’attraper au bord du monde, reprendre le souffle, m’arrêter, regarder, écouter // [...] j’écris parce que nous avons appris des Chinois les secrets de l’encre et du papier // j’écris pour combler les trous noirs de chaque jour // pour savoir pourquoi j’écris.

**Traduction: Carlos Gustavo Motta**

**Révision en français : Solenne Albert**

---

<sup>i</sup> Lacan, J. *Autres Ecrits*, Paris Seuil, 2001, p. 16.